

Temps ou contretemps C'est la vitesse qui tue le temps

Didier Spire

Rédacteur en chef

En science comme en histoire, il y a toujours quelque chose avant, et on ne comprend les faits que si on remonte à leur source. « *Nous ne comprenons rien à la science sans penser le temps* » disait Michel Serres. Aussi parlerai-je du temps.

A priori, le temps ne pose pas problème au chercheur, c'est le paramètre t , on ne lui prête qu'une dimension ; un seul nombre suffit à déterminer une date. Le temps est linéaire, uniforme et va dans un seul sens : on ne peut le remonter sans violer le principe de causalité. Il n'y a donc qu'un temps à la fois et ce temps est continu.

Certes, la physique moderne remet en question ces principes : le passage de la conception rigide, mécanique, du temps newtonien à la conception élastique découverte avec la relativité d'Einstein a marqué un bouleversement profond de la pensée, modifiant notre notion de temps, nous indiquant que le temps moderne a perdu son autonomie et qu'il est indissociable de l'espace et de la matière. Temps et espace deviennent relatifs et entremêlés*.

Mais il semble, à survoler les différents champs de la physique, qu'il n'y ait pas d'universalité de concept de temps, ni d'unité théorique autour de lui. Par ailleurs, le temps dont il est question est un temps cosmologique et non celui, historique, dans lequel nous plaçons notre réflexion d'agronome.

Il est cependant un temps différent du temps physique et qui le contredit souvent : c'est le temps subjectif, autre manifestation de la pensée humaine,

celui de la conscience, opposé à celui des horloges. Il ne se réduit pas à cette abstraction rectiligne que mesurent nos instruments avec une précision de plus en plus grande. Ce temps, que l'on ressent à l'intérieur de soi, ne s'écoule pas uniformément, au point que la notion de durée éprouvée n'a qu'une consistance relative. Il a ses rythmes, ses variations ; il fait partie de notre condition, comme l'espace, mais différemment. L'espace s'ouvre à nos désirs de connaissance, d'évasion, de conquête ou de pouvoir. Le temps conscient, lui, est insaisissable. Nous ne le sentons qu'au moment où il passe, lorsque nous le mesurons par la conscience que nous en avons. Si bien qu'au lieu de parler passé, présent, futur, il faudrait, comme Saint-Augustin, préciser : le présent du passé, le présent du présent, le présent du futur, correspondant à la mémoire, l'action immédiate, l'attente. Et voilà que le temps commence à rejoindre notre métier d'agronome : pas de connaissance possible sans une part de reconnaissance, pas de projet réalisable sans l'expérience.

Le temps conscient est relié à notre histoire, personnelle et collective. Or, notre histoire agronomique est différente pour chacun et concerne aussi bien nos agricultures que le mode de réflexion utilisé pour les étudier. Le rythme des mois et des saisons, les rythmes de la journée nous conditionnent tous, mais de façon diverse selon les lieux : au nord, la chute

D. Spire : Inra - Pathologie végétale, route de Saint-Cyr, 78026 Versailles, France.

* Lire au sujet du temps physique : *Le temps*, par E. Klein, collection Dominos, Flammarion 1994.

des feuilles et le réveil de la nature au printemps jouent un rôle important ; au sud, ce peut être l'alternance de saisons sèches et humides. Le moment des récoltes, l'époque des semis, la taille de la vigne marquent les différences culturelles et donnent au temps sa saveur.

Chaque culture a donc ses rythmes propres, fonctions de son histoire et de ses conditions de milieu, de ses évolutions sociologiques et économiques. Et le temps dont nous avons conscience s'est construit, par strates successives, tout au long de cette culture. Se sont créés alors des temps différenciés selon les hommes, chaque société se retournant vers son passé, à la recherche d'une mémoire garante de son avenir.

Aujourd'hui, en contradiction souvent avec ces temps issus de nos racines, sont venus se superposer les emplois du temps dictés par un modèle de travail à tendance universelle qui cherche à entraîner au même rythme toutes les activités humaines ; le rythme des campagnes se confond avec celui des villes, exigeant de nouveaux horaires et une nouvelle répartition du travail dans le temps, avec une mesure du temps qui se banalise chaque jour davantage. Dans ces discordances de temps, comment retrouver nos points d'ancrage, notre temps propre, celui qui nous relie aux autres, qui nous apporte saveur et plaisir de vivre, celui qui correspond à nos aspirations culturelles, à notre pouvoir sur les choses aussi ?

Nous sommes dans une période de rupture. La plupart des structures de nos civilisations sont en train de se transformer : dans ce temps-là, les gens se trouvent en suspens, entre une société qui a fait son temps et une autre qui ne l'a pas encore remplacée. L'ancienne nous apporte des signes et des symboles dont la nouvelle ne sait que faire, faute d'utopies encore à découvrir. Il est temps de réintroduire, dans la réflexion sur les sociétés que nous voulons, cette notion de temps intérieur, c'est-à-dire la durée, comme disait Bergson, qui est capable de révéler notre puissance créatrice et, pour nous agronomes, de rattacher le subjectif à l'agriculture durable.

Or, la notion de durée est très étroite-

ment liée à celle de vitesse qui est aujourd'hui la puissance motrice de nos sociétés. Les valeurs proposées au monde (croissance, profit, compétitivité...) sont obtenues par la vitesse, qui crée les fractures que nous observons.

De nombreux facteurs contribuent à creuser l'écart entre l'action et ses fins. Tous proviennent de l'accélération du mouvement des sociétés ; la parcellisation des tâches, la spécialisation et l'éclatement des savoirs n'existent que par l'idée qu'il faut gagner du temps. La science et la technique, en introduisant la vitesse dans la culture, l'information, le travail et la production, contribuent à couper le monde en deux.

Il est donc nécessaire de comprendre ce qu'est ce moteur du monde pour en conjurer les aspects négatifs. Il ne s'agit pas, nous perdriions d'avance, de mener un combat contre la vitesse : une société sans vitesse, statique, mènerait à l'impasse. Mais la soumission sans défense, la non-prise de conscience de cette accélération seraient un danger pour l'être humain. L'issue n'est pas dans un retour en arrière, mais dans une adaptation : entrer dans l'intelligence de la technique. Pris dans la violence du déplacement, nous n'accédons plus qu'à l'accélération, c'est-à-dire à la perte de l'immédiat, et ceci est une menace pour nos sociétés dans la mesure où cela nous coupe des réalités et des autres. Cela contribue en particulier à la décomposition du lien social et menace la vie démocratique (qui exige justement l'accroissement des liens sociaux) ; ce n'est pas de la nostalgie que de regretter le temps des conteurs et des veillées de village !

La vitesse est une des causes de la crise des campagnes dont une partie seulement peut accéder au rythme accéléré de la société industrielle. Soumise à la dictature du moment, la campagne disparaît alors comme lieu d'échanges culturels et sociaux, et de maintien du souvenir.

L'information, sous toutes ses formes, n'échappe pas non plus à cette accélération. L'excès d'images devient un obstacle à la vision. L'excès de données et leur rapidité de transmission créent des obstacles à la réflexion. L'écriture devient

rapidement obsolète. Vision et réflexion exigent un arrêt du temps.

Les nouvelles technologies aussi sont imprégnées de vitesse. Les transmissions instantanées, les télétechnologies en général, supprimant la nécessité du déplacement dans l'espace, contribuent à un certain déclin de l'espace réel.

Dans le domaine biologique aussi, nous cherchons à accélérer les processus de la nature. Qu'est-ce que la culture *in vitro*, si ce n'est le moyen d'accéder plus vite à un produit ? Le facteur vitesse intervient dans tout processus de productivité agricole, qu'il s'agisse de génétique ou d'outil de travail. Rentabilité aujourd'hui signifie vitesse, et surtout vitesse plus grande que celle du voisin, donc accélération. Et cela conduit inéluctablement à des stratégies de conquête. Aujourd'hui, on ne cherche plus à conquérir des territoires. Nous sommes entrés dans la guerre du temps, compétitivité oblige, et ce n'est pas la vitesse du déplacement des capitaux qui me démentira.

Un postulat sous-tend cette analyse : l'homme a besoin du sensible pour vivre ; sans cette sensibilité, sans une dose de subjectivité, il est en quelque sorte privé de lui-même...

Nous pouvons ne pas nous laisser entraîner dans cette accélération par le pouvoir que nous avons sur le temps et qui s'appelle fidélité : fidélité à sa culture, à la conscience sociale, à l'histoire. Elle assemble passé, présent et avenir, elle donne un sens à l'écoulement du temps. Donnons aussi à la réalité le temps de se faire connaître de nous ; la raison pour laquelle nous ne prenons pas le temps de penser est que nous croyons devoir être sans cesse en mouvement. Il faut parfois s'arrêter pour réfléchir, pour trouver de nouvelles stratégies qui ne visent pas la quantité (en un temps limité) mais qui se fondent sur les cultures dont les rythmes propres sont variables et doivent être respectés pour que la vie soit de qualité.

Il nous faut prendre le temps d'inventer une autre manière de regarder le temps, un temps pour écouter les autres, pour admirer, respirer, réfléchir... et se taire.

« C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait la rose importante » (Saint-Exupéry) ■